

Colette Sepel

Pourquoi la passe... ? Ou vers un vide curieux *

Pourquoi un sujet analysant ou qui l'a été, devenant ou devenu analyste, s'engage-t-il dans la procédure de la passe et pourquoi se prête-t-il à cet exercice à ce moment précis plutôt qu'à un autre ? Voilà la question que je me suis posée, et à laquelle j'ai tenu à répondre, quand j'ai été il y a presque vingt ans cet analysant. J'avais auparavant consenti, non sans mal, à mettre de côté sans toutefois les laisser choir mes idéaux de pureté et d'intégrité. L'École dans laquelle j'inscrivais mon travail depuis longtemps, et qui le soutenait, défendait en effet selon moi bien d'autres causes que la cause analytique et ces autres causes entachaient la cause noble, la cause freudienne. La fin ne justifiait pas, ne justifie toujours pas tous les moyens ! J'avais fini par sauter le pas, j'avais demandé à y entrer, j'y avais été admise.

Tout autre a été ma décision de faire la passe. Pas d'hésitation, ça s'imposait, non comme une obligation surmoïque mais comme une évidence. Évidence dont notre travail commun, ici et ailleurs, cherche à rendre raison. J'avais saisi à partir de ma cure et du cas clinique qu'elle avait produit quelque chose que je voulais partager et évaluer avec d'autres, quelque chose que je voulais mettre au pot commun de l'École. Le cartel de la passe m'a alors fait une réponse inattendue, « chinoise » assurément ! Il ne m'a répondu ni oui ni non, pour anticiper sur le titre de l'exposé de Marc Strauss qui va suivre le mien, il m'a nommée passeur. Je laisserai de côté l'aspect politicard, la chinoiserie de la réponse qui m'a été claire d'emblée et qui a conforté mon soulagement de ne pas avoir été nommée AE (je trouvais déplacé ce que l'ECF attendait et faisait de ses AE). Mais je soulignerai l'effet

* « Impasse et passe », séminaire École « Questions issues de l'expérience de la passe », à Paris, le 9 décembre 2010.

stimulant, épistémique qu'elle a eu sur moi. Clinicienne ne s'opposant plus désormais à théoricienne, je pouvais m'autoriser à théoriser, modestement, sur la psychanalyse. L'article « Fonction passeur » paru en 1994 dans la revue *Cause freudienne* en reste la trace. J'étais donc bien dans la passe et offre m'était faite d'y fonctionner.

La question pourquoi la passe et pourquoi maintenant, j'ai continué à la poser, si nécessaire, aux passants que j'ai rencontrés dans l'ECF puis aux passeurs et aux autres membres du cartel depuis que je fonctionne dans notre École à cette place. De cette place, nous avons une tâche, élaborer une réponse appropriée, ce qui n'est pas facile quand la réponse n'est pas oui. Cette tâche est suivie d'un acte, délivrer la réponse au passant ; réponse qui aura pour lui valeur d'interprétation ; réponse-acte dont le cartel attend, espère des effets, en particulier quand la réponse est oui. Le cartel espère en effet voir confirmer son pari, à savoir, pour reprendre les termes de Lacan, qu'au-delà d'une analyse, il y a eu production d'un analyste, c'est-à-dire d'un sujet ayant suffisamment répondu à ses questions identitaires pour pouvoir laisser son moi à la porte de son bureau et s'astreindre à l'ascèse que suppose sa fonction.

Je viens de vous donner un exemple d'effet de la réponse du cartel sur un sujet non nommé, je vais vous en donner deux autres. Après que je lui ai transmis notre réponse, ce sujet m'a dit que la nomination AE aurait été comme la cerise sur le gâteau mais que l'absence de cerise ne faisait pas pour autant disparaître le gâteau. Cet autre m'a après coup remerciée d'avoir éclairé un point resté opaque dans sa cure et de lui avoir ainsi permis de la reprendre. Il n'y a pas que des déçus de la non-nomination. Il y a même des satisfaits, passants, passeurs, satisfaits d'avoir participé à cette expérience d'ouverture et qui le font savoir.

Pourquoi la passe et pourquoi maintenant ? Au-delà des réponses convenues qui correspondent au(x) discours politiquement correct(s) du moment ou à la demande implicite d'autorisation à l'installation, il en est d'autres plus authentiques, énoncées explicitement ou qui s'infèrent du témoignage, et qui sont présentées par le passant comme l'impasse supposée ultime. C'est en effet l'impasse de la répétition pulsionnelle et du symptôme douloureux, impasse sexuelle, qui contraint un sujet à la psychanalyse comme seul fil de sortie possible.

C'est encore une impasse, reconnue, assumée, celle du non-rapport sexuel, qui le conduit au psychanalyste, qui le fait passer d'une position à une autre, d'un discours (DH) à un autre (DA). Entre ces deux impasses, l'initiale et la finale, une série d'autres, successives, dont il a eu à se déprendre, pas sans l'aide de son analyste, et dont il n'est pas sorti intact. Sonné, meurtri, furieux, ravi, amusé, c'est selon, mais toujours enseigné, il n'en témoignerait pas sinon. La dernière, il ne peut la reconnaître comme l'ultime qu'après l'avoir dépassée. C'est alors qu'il décide de devenir passant et de soumettre sa construction à la vérification, à l'authentification de ceux auprès desquels il en témoigne, *via* ces deux transmetteurs que sont les passeurs. Elle sera validée ou pas, mais même les plus grands experts peuvent se tromper dans l'authentification d'une œuvre ! Voilà, artificiellement schématisé par nécessité d'exposition, le chemin parcouru.

C'est le dire du passant qui convainc le cartel, ce dire qui s'induit de ses dits, nous propose Lacan. Or le dire du passant ne s'attrape que par le dire des passeurs, contaminés si l'on choisit la métaphore freudienne de la psychanalyse comme peste, impressionnés si l'on préfère celle, lacanienne, de la plaque photographique, éclairés ou illuminés si l'on suit Marc Strauss dans ce qu'il nous a présenté lors de nos dernières journées et que je me permets d'appeler la métaphore du réverbère (*L'Allumeur de réverbères* est une nouvelle qui a marqué mes lectures d'enfant). Je préfère quant à moi éclairé à illuminé, moins drôle mais plus juste. Tous ceux qui participent à la procédure ont été éclairés, ou sont supposés l'avoir été, par la confrontation à ces moments d'arrêt d'où ils sont sortis enseignés et satisfaits, d'une satisfaction qui allait au-delà de celle du sens. Mais seul le passant, poussé par un désir particulier, avatar du traitement analytique de la pulsion, a choisi de le proposer à l'expérimentation du laboratoire de recherche qu'est le cartel. Recherche sur justement ce passage de l'allumé à l'allumeur, de l'éclairé à l'éclaireur.

Quand Lacan se saisit de la métaphore de l'amour pour rendre compte du transfert, il ajoute à l'aimé et à l'aimant le désirant, le désirant pur qu'est l'analyste. Aimé et aimant, éclairé et éclaireur ne sont en effet pas, dans la psychanalyse, des termes symétriques, ils sont d'un ordre différent : l'éclairé reste une personne, l'éclaireur est une fonction. Or, est analyste celui qui, désirant pur, peut faire le deuil d'être désirable ; celui qui, à cette place, « doit s'absenter de

tout idéal de l'analyste ¹ » ; celui qui, éclairé, ne se prend ni pour une étoile (restons dans la métaphore lumineuse), ni pour un phénix.

Lacan souligne, dans ce même séminaire, l'homologie de ce désir pur et de l'automatisme de répétition, qui relève, lui, de la pulsion de mort. Le désir de l'analyste le conduit à la disparition, celle du sujet supposé savoir. N'étant plus tenu de faire semblant d'objet pour l'un, il peut se libérer pour recommencer l'aventure avec un autre. Pas de risque alors de remplacer le cercle vicieux pulsionnel dans lequel l'analysant se trouvait pris au départ par le cercle pseudo-vertueux mais tout aussi vicieux, vicié, de l'association libre et de l'interprétation de sens infinies où analysant et analyste, partenaires parfaitement ajustés, pourraient s'installer pour l'éternité, dans un entre-deux où ils ne sont plus ni vraiment morts, ni vraiment vifs. Reproduction du même en chaîne, de mêmes enchaînés, cela fait groupe, cela peut même faire semblant d'École. Or le but de l'opération analytique, ne l'oublions pas, est leur séparation sans qu'il y ait mort d'homme, seulement chute de semblants.

Dead end, impasse en anglais. Ce passage par la langue anglaise me paraît utile car, en éclairant l'un des bouts, le mort (comme on dit le bras mort d'un fleuve ou l'angle mort de la vision), elle fait aussi exister l'autre, le vif, et le jeu des forces contraires d'Éros et de Thanatos qui se dévoilent et se déchaînent dans la cure jusqu'à son dénouement.

Reprenons ma question. Pourquoi la passe et pourquoi à tel moment plutôt qu'un autre ? Qu'est-ce qui pousse au témoignage ? La réponse explicite ou implicite du passant *via* les passeurs peut permettre au cartel de différencier les fausses impasses finales de l'impasse ultime, voilà en tout cas ce que je soumetts à notre discussion. J'ai rencontré différents cas de figure que je peux ordonner de la façon suivante, selon une sorte de typologie.

1°. Il y aurait la passe comme seule solution pour se déprendre de l'engluement transférentiel méconnu, de l'embarras transférentiel. Du même ordre, la passe pour sortir du désarroi dans lequel vous laissez la disparition de votre analyste ou de celui, parfois différent, qui soutenait également le transfert, bref, la disparition trop précoce du ou des sujets supposés savoir. Et faire la passe peut permettre la relance du processus.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 448.

2°. Je mets dans une catégorie à part ce que j'ai rencontré deux fois : la passe pour témoigner de cet engluement non méconnu, du délice de cet engluement et de l'amour quasi mystique pour l'analyste et pour l'analyse, tous deux idéalisés. Impasse stable ! La passe n'y pourra rien !

3°. La passe enfin pour témoigner de la rencontre avec l'impasse ultime. J'y ai été confrontée deux fois.

Une fois comme membre d'un cartel, et il y a eu nomination (nous avons été tous les cinq finalement convaincus, nous avons pu chacun à notre façon en rendre raison). Je ne vous en parlerai que pour vous dire ce qui m'a convaincue. Un rêve qui saisit l'analysante et qui produit deux effets. L'un sur le sujet vivant qui s'extrait d'une jouissance masochiste de deuil. L'autre sur la praticienne, qui voit sa curiosité avide disparaître au profit d'une curiosité vide, si vous me permettez l'expression, ou plus justement d'un vide curieux propre à accueillir le discours de ses analysants. La psy peut alors fonctionner comme analyste.

Une autre fois comme passeur. Ce témoignage, ancien pourtant, reste vif dans ma mémoire et les notes prises alors, sur lesquelles je suis revenue, toujours exploitables. Pourquoi ma conviction n'avait-elle pas entraîné celle du cartel ? Aurais-je mal témoigné, trahi le passant ? Le cartel avait-il été sourd, ou, pire, mal disposé ? Avait-il envisagé la nomination mais avait-il reculé devant le pari et le risque qu'elle supposait ? Je ne sais et ne le saurai jamais, mais toutes mes hypothèses, même si elles ne sont pas exhaustives, ne s'excluent pas. Ce que je sais, c'est que mes notes restent convaincantes, convaincantes de l'effet de l'analyse sur le passant, du changement de sa position quant à la jouissance.

Il venait témoigner six mois après avoir mis un terme à son analyse, terme que l'analyste avait cette fois accepté. Un rêve en particulier et son interprétation par l'analyste lui avaient permis de s'extraire radicalement et donc définitivement, pensait-il, de la position sacrificielle dans laquelle il n'avait cessé de se retrouver dans sa vie tant familiale que professionnelle. Le témoignage s'imposait dans le décours de cette extraction et dans l'heureuse légèreté qu'elle avait produite (légèreté qui permettait la reprise d'une partie de son activité professionnelle qu'il avait pensé abandonner). Il en savait assez

sur les péripéties de sa vie qu'il pouvait réduire à un petit roman, une nouvelle facilement et assez rapidement transmissible, il pouvait s'« hystoriser ». D'un côté les quelques souvenirs, dont un exemplaire, de sa confrontation à l'incontournable de la castration mais aussi à l'horreur captivante, fascinante et coupable de sa contemplation. De l'autre un aperçu sur son fantasme où dominait également l'objet regard : la peur d'être découvert associée à la nécessité de disparaître pour être désiré. Il pouvait reconnaître qu'il n'y avait rien à voir, quelque chose à savoir plutôt : qu'à n'être qu'un regard sur un trou, on risquait d'y tomber.

Que manquait-il à ce témoignage ? Mon dire anticipait-il le sien ? Un petit bémol m'apparaît aujourd'hui. Sa précipitation à faire la passe, à la faire « sans perdre de temps » pour reprendre son expression, ne tenait pas seulement à la joie de ce qu'il avait saisi, et qui peut-être ne l'avait pas encore saisi, à savoir qu'il n'y avait rien à voir. Dans sa hâte à témoigner, il y avait la crainte que ça lui échappe pour toujours, que ça disparaisse, qu'il l'oublie. Il voulait une assurance sur le futur, que le témoignage était supposé lui donner (j'exagère à dessein le trait, discret mais présent). L'assomption de la perte était revendiquée mais n'échappait pas au doute symptomatique de ce sujet, elle n'était pas assurée. Mon hypothèse est que ce sujet était peut-être dans la passe, l'impasse finale, mais qu'il n'en était pas suffisamment sorti pour pouvoir se retourner sur elle. D'autre part, l'impasse finale reconnue par le cartel n'assure pas sur l'avenir de celui qui, analyste, n'en reste pas moins un sujet vivant.

L'impasse ultime serait-elle donc celle dont le sujet pourrait se déprendre sans redouter d'y perdre ? Le recours à la topologie que Lacan propose nous le fait bien saisir. L'exploration de la surface du tore, du pneu, par une série de tours plus ou moins serrés, l'exploration du déchiffrement, finit par s'épuiser. La seule solution pour ne pas recommencer la même chose, le fameux tour en plus, est celui qui permet, si j'ose dire, de prendre la tangente, il se situe dans un autre plan, il met un terme aux joies du sens et n'est permis que par la confrontation au versant hors sens, réel, de l'inconscient. Cette tangente, orientée, qui ne court plus après l'objet de satisfaction, permet de changer de place (et de pneu !).

Pendant que j'essayais de mettre en forme ces quelques réflexions, est paru le dernier livre traduit en français d'Imre Kertész,

Journal de galère ², qui rassemble les notes de l'écrivain des années 1960 aux années 1990. Je n'ai pas pu ne pas le lire immédiatement ! Lecture intellectuellement vivifiante, revigorante. C'est par une citation de Kertész que je conclurai. S'interrogeant sur la fonction de l'écriture pour le maintenir en vie alors que d'autres se sont suicidés, il écrit : « En restant ici [c'est-à-dire en acceptant l'esclavage totalitaire, au contraire du grand écrivain hongrois Sandor Marai, qui s'est exilé aux États-Unis où il a fini par se suicider], je me suis soustrait au tragique, c'est-à-dire au destin, et je me suis soumis au comique, à un destin étatique foisonnant de hasards... La génialité existentielle est-elle possible ici, est-il possible de vivre son existence unique, de vivre consciemment sa vie ? Telle est la question fondamentale. Et je ne doute pas de ma réponse : oui... C'est la technique romanesque du *Refus*, c'est le monde du *Refus*. Considérer les circonstances historiques comme la matière du moment à travers laquelle l'existence se fraie un chemin : le triomphe – qui coïncide avec la mort – ne dure qu'un seul instant, et cet instant est l'œuvre elle-même ; et celle-ci est œuvre par le fait que et dans la mesure où elle crée – ou plutôt elle exécute – sa propre possibilité. C'est tout, rien de plus : arriver à la possibilité d'une œuvre ; [...] non pas l'Œuvre, mais seulement la route qui y mène (comme œuvre) ³. »

Ne pourrait-on dire, en pastichant Kertész, qu'une psychanalyse, c'est tout, rien de plus : arriver à la possibilité non pas d'une île, comme Michel Houellebecq, mais de l'impasse finale, celle qui permet de savoir que finalement, il n'y avait rien à voir, qu'il n'y a pas de mot de la fin ! Cela n'empêche pas la curiosité, après tout le moins vilain de nos défauts ! Curiosité du sujet analysant, celui qui veut savoir la réalité sexuelle, son fin mot, permise, entretenue par ce que Lacan appelle, en se servant des stoïciens et de Socrate, l'apathie de l'analyste, qui est non pas sujet mais fonction, place vide. La curiosité pleine, pleine de sens sexuel, laisse la place, dans ces cas où une analyse produit un analyste, à ce que j'ai appelé le vide curieux.

2. I. Kertész, *Journal de galère*, Arles, Actes Sud, 2010.

3. *Ibid.*, p. 112.